



Avec les Nuls, tout devient facile!

L'Histoire du Québec

POUR

LES NULS

- ✓ **Toute l'histoire du Québec des origines à nos jours**
- ✓ **Le récit des événements et le portrait des personnages marquants**
- ✓ **Les symboles du Québec d'hier et d'aujourd'hui**
- ✓ **Les grands sites historiques à visiter**



Éric Bédard

Historien et professeur

Préface de Jacques Lacoursière

L'Histoire du Québec POUR **LES NULS**

Éric Bédard

Préface de Jacques Lacoursière

FIRST
 Editions

« Pour les Nuls » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.
« For Dummies » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.

© Éditions First-Gründ, Paris, 2012. Publié en accord avec Wiley Publishing, Inc.
60, rue Mazarine
75006 Paris – France
Tél. 01 45 49 60 00
Fax 01 45 49 60 01
Courriel : firstinfo@efirst.com
Internet : www.editionsfirst.fr

ISBN : 978-2-7540-3885-0
ISBN Numérique : 9782754048828
Dépôt légal : novembre 2012

Ouvrage dirigé par Benjamin Arranger et Jean-Joseph Julaud
Secrétariat d'édition : Capucine Panissal
Correction : Myriam Gendron
Illustrations : Michel Hellman
Carte : De Visu
Couverture et mise en page : ReskatoЯ 🐼
Fabrication : Antoine Paolucci
Production : Emmanuelle Clément

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

À propos de l'auteur

Né en 1969, **Éric Bédard** est docteur en histoire de l'Université McGill, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et professeur à la TÉLUQ, l'école supérieure de formation à distance de l'Université du Québec. Chez Boréal, il a publié en 2011 *Recours aux sources : essais sur notre rapport au passé* (Prix Richard-Arès), et en 2009 *Les Réformistes : une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle* (Prix Clio-Québec ; Prix de la Présidence de l'Assemblée nationale du Québec). À tous les dimanches, il signe une chronique historique dans le *Journal de Montréal* et le *Journal de Québec*. Il est également historien en résidence à l'émission *Au tour de l'histoire* diffusée sur la chaîne VOX (Vidéotron).

Dédicace

Je voudrais dédier ce livre à Marc Frenette et à Denis Jetté, deux personnes qui m'ont beaucoup marqué.

L'oncle Marc Frenette a été mon premier professeur d'histoire. Un homme d'une patience légendaire et un raconteur fantastique doté d'une mémoire phénoménale. Tout au long de mon existence, il a fait preuve d'une très grande générosité à mon égard. Je lui dois beaucoup. Ainsi qu'à Huguette, sa femme, la sœur de mon père.

Professeur au Collège des Eudistes, Denis Jetté m'a aussi beaucoup inspiré. Son cours d'histoire du Québec de secondaire 4 était simplement magistral! Sa fine connaissance des grands événements et des personnages marquants de notre histoire, son sens du récit et de la synthèse, son autorité naturelle avaient bien impressionné l'adolescent que j'étais.

Ce sont de telles personnes qui, dans la famille ou à l'école, instillent la passion de l'histoire... Le Québec leur doit beaucoup.

Remerciements

En tout premier lieu, je voudrais remercier l'équipe des Éditions First qui m'a accompagné tout au long de cette joyeuse aventure. Un grand merci à Jean-Joseph Julaud, auteur de *L'Histoire de France pour les Nuls*, pour son invitation respectueuse, à Benjamin Arranger, l'éditeur, pour son étroite collaboration et sa rigueur, à Vincent Barbare, le grand patron de la maison, pour son enthousiasme contagieux! Ces cousins français cherchaient depuis longtemps un historien québécois qui écrirait cette *Histoire du Québec pour les Nuls*. Je remercie Louise Beaudoin et Hélène-Andrée Bizier de les avoir mis sur ma piste. J'espère qu'elles ne seront pas trop déçues du résultat.

Pour écrire ce livre, il m'a souvent fallu m'appuyer sur les travaux de collègues. Certains d'entre eux ont eu la gentillesse de relire des chapitres. Je remercie Gervais Carpin, Gilles Gallichan, Xavier Gélinas, Georges Aubin et Frédéric Bastien pour ces relectures. Je remercie également David Camirand qui m'a rendu de précieux services dans la préparation de la «partie des Dix».

Je veux remercier Nadja, ma femme, ainsi que mes enfants Nora et Arthur qui ont fait preuve d'une patience infinie durant l'été 2012. Leurs encouragements et leur soutien ont été essentiels. Merci à ma mère Jeannine pour sa générosité, sa bonne humeur, sa foi inébranlable dans chacun de ses trois enfants. Merci à mon père Alexandre, un homme droit, optimiste et de bon conseil.



L'Histoire du Québec pour les Nuls

Merci à tous ces amis qui m'ont encouragé à accepter ce mandat particulier. Je pense notamment à Myriam D'Arcy, qui a généreusement accepté de relire certains chapitres, ainsi qu'à Mathieu Bock-Côté, Gilles Laporte et Charles-Philippe Courtois.

Sommaire

Préface	XIX
----------------------	------------

Introduction	1
---------------------------	----------

À propos de ce livre	2
Avertissement	2
Comment ce livre est organisé	3
Première partie : La Nouvelle-France (1524-1754)	3
Deuxième partie : Conquis mais toujours vivants (1754-1867)	3
Troisième partie : La survivance (1867-1939)	4
Quatrième partie : La reconquête tranquille (1939-1967)	4
Cinquième partie : Province ou pays? (1967 à aujourd'hui)	4
Sixième partie : La partie des Dix	5
Annexes	5
Les icônes utilisées dans ce livre	5
Et maintenant, par où commencer?	6

Première partie : La Nouvelle-France (1524-1754)	7
---	----------

Chapitre 1 : Chercher la Chine... trouver Québec ! (1524-1610)	9
---	----------

À la conquête de l'Ouest!	10
Et si la Terre était ronde?!	10
Un Nouveau Monde habité	12
La France entre dans la course	14
Vers la fondation de Québec	18
Le commerce des fourrures	18
Un visionnaire, Samuel de Champlain	19
Fonder Québec	21
La consolidation d'une alliance	23

Chapitre 2 : Fonder une colonie (1611-1660)	25
--	-----------

Des débuts hésitants	25
Champlain s'active	26
Attirer des colons	28
Un nouvel élan	31
La Compagnie des Cent-Associés	31
L'épopée mystique	34
La menace iroquoise	37

Chapitre 3 : Explorer un continent (1661-1701) 41

L'impulsion décisive	42
L'État, c'est moi!	42
Un sérieux coup de barre	44
Vers la Grande Paix de 1701	48
L'Amérique française	49
Guerre et paix	51

Chapitre 4 : Province de France (1701-1754) 57

Affaiblir la Nouvelle-France	57
Affrontements	58
Le traité d'Utrecht	60
Une société d'Ancien Régime	62
Une population diversifiée	62
Une économie qui bat de l'aile	65
Croyances au quotidien	68
Encore la guerre	71

***Deuxième partie : Conquis mais toujours vivants
(1754-1867) 73*****Chapitre 5 : Les Anglais débarquent (1754-1763) 75**

La Nouvelle-France convoitée	76
La détermination des Anglo-Américains	76
Les Anglais mettent le paquet	78
Conquête des Anglais ou abandon de la France?	81
Le siège de Québec et la bataille des plaines d'Abraham	81
La capitulation de Montréal	84
Le traité de Paris de 1763	86

Chapitre 6 : La tentation américaine (1763-1790) 89

Assimiler ou amadouer?	90
La Proclamation royale	90
L'Acte de Québec	94
La Révolution américaine	96
Les Américains en colère	96
L'invasion américaine	98
L'arrivée des loyalistes	101

**Chapitre 7 : Naissance du Bas-Canada et du Parti canadien
(1791-1822) 103**

L'Acte constitutionnel	104
Un premier Parlement	104
La langue, sujet chaud... ..	106

Rester loyal, choisir la liberté	108
L'ombre de la Révolution française	108
L'émergence du Parti canadien	111
La crise de 1810	112
L'empire britannique	114
Seconde invasion américaine	114
Pax Britannica	115
Chapitre 8 : De la répression des Patriotes à l'Acte d'Union (1823-1840)	119
Louis-Joseph Papineau, chef républicain	119
L'Ancien et le Nouveau Monde	120
Papineau, un destin en marche	120
La querelle des subsides et l'élection de 1832	122
Une situation délicate	122
Les 92 résolutions et les résolutions Russell	124
Les doléances du Parti canadien	124
L'hostilité aux réformes	125
La réaction de Londres	126
La défaite des Patriotes et ses conséquences	127
Assemblées populaires	127
Rixes et batailles	129
L'Acte d'Union de 1840	132
Chapitre 9 : Le gouvernement responsable et le réveil religieux (1840-1860)	135
Louis-Hippolyte La Fontaine, le réformiste	135
Le manifeste aux électeurs de Terrebonne	136
Le grand ministère réformiste de 1848	139
Un renouveau religieux	141
Les signes du réveil	141
Ignace Bourget	143
Le ciel est bleu, l'enfer est rouge!	144
Chapitre 10 : La Confédération (1860-1867)	147
Au Canada-Uni, rien ne va plus... ..	147
Instabilité politique	148
Obligés de se défendre tout seuls	149
Une économie bloquée	150
Une solution : la Confédération	152
La maquette d'une constitution	152
Les défenseurs et les adversaires	155
L'Acte de l'Amérique du Nord britannique (AANB)	157

Troisième partie : La survivance (1867-1939) 161**Chapitre 11 : « Riel, notre frère, est mort » (1867-1896) 163**

Main basse de l'Église sur l'éducation	164
Chauveau, premier ministre par défaut	164
Le programme catholique	165
La victoire d'Honoré Mercier	167
Trafic d'influence et... modération	167
« Riel, notre frère, est mort »	169
Être nés pour un petit pain	170
Le Québec à l'heure de l'industrialisation	171
Prendre en main son économie, mais comment ?	173

Chapitre 12 : La conscription (1897-1928) 177

Contrer l'impérialisme	177
Les compromis de Laurier	178
Henri Bourassa et le mouvement nationaliste	179
La crise de la conscription	181
Prosperer... grâce aux capitaux étrangers	185
Triomphe du libre marché	185
Émergence de l'État québécois	187

Chapitre 13 : La Crise (1929-1938) 191

Les effets du krach boursier	191
Les vices de l'économie libérale	192
Réactions immédiates des gouvernements	193
À qui la faute ?	195
L'Union nationale	197
L'opposition s'organise	197
Un nouveau régime s'installe	200

Quatrième partie : La reconquête tranquille (1939-1967) ... 205**Chapitre 14 : La Guerre (1939-1944) 207**

L'ombre de la conscription	207
Les élections du 25 octobre 1939	208
Mobilisation générale	209
Le plébiscite de 1942	212
Godbout, le réformateur	214
Les femmes aux urnes !	214
L'école obligatoire	215
Affirmation nationale : bilan contrasté	217

Chapitre 15 : Le Chef (1944-1959)	219
À la défense de l'ordre établi	219
Un régime bien en selle	220
À l'heure de la guerre froide	221
Les mineurs d'Asbestos	223
Défendre son butin	225
L'impôt sur le revenu	225
Développer le Québec	227
La montée de l'impatience	228
L'exaspération des moralistes	229
Les nationalistes divisés	230
Les libéraux	231
Chapitre 16 : La « Révolution tranquille » (1959-1962)	233
Changement de régime	234
Deuils et successions	234
Victoire des libéraux	235
Offrir l'égalité des chances	238
L'État plutôt que l'Église	238
Qui s'instruit s'enrichit	239
Santé pour tous	242
Maîtres chez nous!	243
Faire éclater le plafond de verre	244
Compléter la nationalisation de l'hydroélectricité	245
Chapitre 17 : Les réformes se poursuivent (1963-1967)	249
La lutte contre l'exclusion	250
Le combat des femmes	250
Les plus démunis	251
La Caisse de dépôt et placement	252
Exister par soi-même	253
Un « statut particulier »	253
Naissance du mouvement indépendantiste	257
Retour de l'Union nationale au pouvoir	259
Le choix de la continuité	259
Égalité... ou indépendance	261
<i>Cinquième partie : Province ou pays ?</i>	
<i>(1967 à aujourd'hui)</i>	265
Chapitre 18 : La révolte (1967-1972)	267
La fondation du Parti québécois	268
La souveraineté-association	268
La crise de Saint-Léonard	271

Violence et radicalisation	274
La crise d'Octobre	274
Radicalisation sociale	277
Chapitre 19 : L'ouverture de la Baie-James et l'élection du PQ (1973-1979)	281
De Robert Bourassa à René Lévesque	282
Le développement de la Baie-James	282
Le français déclaré langue officielle	284
L'élection du Parti québécois	286
Nouvelle stratégie «étapiste»	286
Un premier gouvernement souverainiste	288
La Charte de la langue française	291
Une rafale de réformes!	293
Chapitre 20 : Le « beau risque » du fédéralisme (1980-1987)	297
Le chemin de croix du Parti québécois	298
Défaite du OUI	298
Le rapatriement de la Constitution canadienne	301
Sortie de crise	304
Affrontements et concertation	304
Changements de garde à Ottawa et à Québec	306
L'accord du lac Meech	309
Chapitre 21 : Le presque pays (1987-1995)	313
Le Canada en crise	313
Chronique d'un échec annoncé	314
Réparer les dégâts	318
Second référendum sur la souveraineté du Québec	321
Formation du camp du changement	322
1995, l'année de tous les possibles	324
Chapitre 22 : Déficit zéro et accommodements raisonnables (1996-2012)	329
Les années Bouchard	329
Retour au « bon gouvernement »	330
Dossier constitutionnel : embellie et impasse	332
Un Québec qui se cherche	335
Que faire du « modèle québécois » ?	336
La crise des accommodements raisonnables	340
Droite, gauche, droite, gauche... ..	343
Une femme « première » ministre	344

***Sixième partie : La partie des Dix* 345**

Chapitre 23 : Dix personnalités mythiques 347

Maurice Richard et l'émeute de 1955	347
Louis Cyr, l'homme fort!	348
L'Albani, la grande cantatrice	348
Céline Dion, star internationale	349
Leonard Cohen, la voix qui caresse l'oreille	350
Émile Nelligan, le poète maudit	351
Michel Tremblay, le «joual» sur scène... ..	351
Gratien Gélinas, alias Fridolin	352
Olivier Guimond, le comique pur	353
Guy Laliberté, un clown dans l'espace!	354

Chapitre 24 : Dix symboles du Québec 355

La Saint-Jean du 24 juin, fête des Canadiens français ou des Québécois?	355
Gens du pays, l'hymne « officieux »... ..	356
L'homme rapaillé : « Je n'ai jamais voyagé vers autre pays que toi mon pays »	357
Les Plouffe, une saga bien québécoise	358
Les sacres, vestiges d'une autre époque?	358
La ceinture fléchée, symbole des Patriotes	359
Le set carré... « Et swing la bacaisse! »	360
La cabane à sucre, héritage amérindien	360
Le « ski-doo » de Bombardier	361
Le CH, une dynastie du hockey	362

Chapitre 25 : Dix sites marquants 363

Les plaines d'Abraham ou la bataille... des mémoires	363
Le mont Royal, un ancien volcan?	364
Le fjord du Saguenay et sa « profondeur incroyable »!	364
Sainte-Anne-de-Beaupré, le sanctuaire des fidèles	365
L'île d'Orléans, berceau de l'Amérique française	366
Les îles de la Madeleine, refuge d'Acadiens après la déportation	366
La citadelle de Québec, les vestiges d'une ville fortifiée	367
Le rocher Percé, porte d'entrée du Saint-Laurent	368
Wendake, dernière « réserve » des Hurons	368
Manic-5, la fierté d'un peuple conquérant!	369

Annexes	371
Annexe A : Repères chronologiques	373
Annexe B : Carte	379
Annexe C : Bibliographie sélective	381
Synthèses, ouvrages de référence	381
Sur la Nouvelle-France (avant 1760)	382
Sur le Régime britannique (1760-1867)	383
Sur l'époque de la Révolution industrielle (1870-1929)	384
Sur les années trente et la Seconde Guerre mondiale	385
Sur l'avènement du Québec contemporain (de 1945 à nos jours)	386
Biographies	387
Périodiques	388
Index	389

Préface

L'historien Éric Bédard est un universitaire qui sait vulgariser. La présentation de son *Histoire du Québec* en est la preuve. Il suit le déroulement chronologique de notre passé, plutôt que de se référer à une thématique. La première conséquence est de « voir » évoluer le Québec, de la période française à aujourd'hui. Tous les aspects de l'histoire du Québec sont abordés. Destiné à un large public, l'ouvrage vise une meilleure connaissance de ce coin de pays qui se cherche toujours et qui, par certaines expériences, se trouvera, un jour sans doute, une place dans notre monde. Au terme de la lecture de *L'Histoire du Québec pour les Nuls*, personne ne pourra plus être qualifié de nul pour sa méconnaissance du passé de cette province canadienne que le premier ministre du Canada, Louis-Stephen St-Laurent, avait qualifiée de semblable aux autres provinces. « On dit, avait-il déclaré en septembre 1954, que la province de Québec n'est pas une province comme les autres. Je ne partage pas cette opinion. » Il va sans dire que le premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, ne pouvait accepter une telle affirmation.

Le découpage chronologique surprendra ceux qui sont habitués à considérer les années 1960 et l'avènement au pouvoir du Parti libéral dirigé par Jean Lesage comme le début de ce que l'on a appelé « la Révolution tranquille ». L'auteur préfère, avec raison, en reporter le début à l'arrivée au pouvoir d'Adélard Godbout, un premier ministre d'allégeance libérale dont les réalisations, passablement oubliées aujourd'hui, ont été, lors de ses quelques années au pouvoir pendant la Seconde Guerre mondiale, tout à fait marquantes. Le titre de cette partie de l'ouvrage, « La reconquête tranquille », illustre bien l'aspect novateur de son interprétation. Je suis d'accord avec Éric Bédard sur ce point, tout comme sur l'ensemble de son interprétation du passé québécois. Pour moi, comme pour Bédard, tout était mis en place pour des changements rapides à partir de 1960. Autrement, on ne peut comprendre les changements dont le Québec sera l'acteur et le témoin. Avec l'interprétation traditionnelle, on a l'impression que tout bascule du jour au lendemain, que l'on entre subitement dans un nouveau mode de civilisation : l'éducation prend un nouveau visage; la religion catholique perd de son importance. Mais ces changements profonds étaient en préparation depuis longtemps.

L'ouvrage ne se veut pas une histoire aseptisée. La cinquième partie, qui pose la question « Province ou pays ? », en est la preuve. L'historien Bédard fait ici abstraction de son orientation politique, sachant fort bien qu'un historien qui, dans ses travaux, prend ouvertement position sur l'avenir du

Québec voit ses écrits discrédités. Un historien, c'est un prophète... mais un prophète tourné vers le passé! Bédard a donc évité de se prononcer sur l'avenir du Québec, une prudence qui a sa raison d'être!

Quant à la sixième partie, elle est notamment consacrée à la vie culturelle. Trop souvent, dans des synthèses, cet aspect est survolé, voire même ignoré. Mais ce n'est pas le cas dans *L'Histoire du Québec pour les Nuls*. Divers volets de la vie culturelle des Québécois sont présentés. Plusieurs Français doivent se rappeler, au début des années 2010, de la présentation à Paris de la pièce de Michel Tremblay, *Les belles-sœurs*, qui fit scandale au Québec à la fin des années 1960.

Au cours des dernières années, peu d'historiens se sont risqués à faire une synthèse complète de l'histoire du Québec. Il faut féliciter Éric Bédard de s'être attelé à la tâche. Il est vrai qu'il était bien préparé pour ce travail. Sa présence dans les médias, aussi bien à la télévision et dans les journaux qu'à la radio, a fait de lui un communicateur de premier ordre. La lecture de son *Histoire du Québec pour les Nuls* se fait sans recourir à un dictionnaire pour connaître la signification de tel ou tel mot. L'absence de notes de bas de page rend la compréhension du texte plus facile : tout est dans la rédaction de l'ouvrage. Comme d'autres ouvrages consacrés à l'histoire de divers pays, il suit la formule usuelle. Le texte est parsemé d'encarts qui sont consacrés à des points particuliers, parfois anecdotiques. Différents résumés permettent une meilleure compréhension des événements.

Il faut rendre hommage à l'historien Éric Bédard, qui a su redonner vie à notre passé, un passé haut en couleurs où l'espoir et le désespoir se succédaient rapidement. Il est vrai que la devise du Québec est « Je me souviens ». Grâce à *L'Histoire du Québec pour les Nuls*, on découvrira pourquoi il faut se souvenir. Mais de quoi au juste?

— Jacques Lacoursière

Introduction

« **M**on pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver! », chante le poète Gilles Vigneault...

Oui, le Québec, c'est l'hiver, la neige, le froid, les grands vents de janvier. C'est le majestueux fleuve Saint-Laurent et ses nombreux affluents qui sillonnent l'Amérique. Ce sont les immenses forêts, les nombreux lacs, les magnifiques paysages du Témiscamingue, de Charlevoix, de la Côte-Nord ou de la Gaspésie.

C'est aussi Québec, la « vieille capitale » juchée sur son cap Diamant, tournée vers les rives de l'Europe. C'est bien sûr Montréal, première ville française d'Amérique, la métropole inventive et créatrice, carrefour des cultures et des rencontres, centre nerveux d'une jeune nation.

Mais le Québec, c'est surtout un peuple vaillant, opiniâtre, déterminé. C'est qu'il en a fallu de la volonté, de l'endurance et du courage aux premiers habitants pour affronter les rigueurs de l'hiver, essoucher au clair de lune, élever des familles nombreuses, explorer un immense continent, survivre aux attaques iroquoises, à l'hostilité des colonies américaines, à la cupidité des grands marchands, aux affres de la Révolution industrielle et à la Crise des années 1930.

C'est l'histoire de cette grande aventure qui sera retracée dans ce livre. Une histoire hantée par la frustration des recommencements, marquée par la résilience. Une histoire de résistance et d'affirmation.

L'histoire d'un peuple qui a surmonté les difficultés et les épreuves, vaincu le découragement et la résignation. L'histoire d'un rêve, celui d'une Amérique française, d'une grande épreuve, celle de la Conquête anglaise, et surtout, l'histoire d'une longue et patiente reconquête qui amènera les Québécois à reprendre possession de leur territoire, de leur économie et de leur vie politique.

« Je me souviens »... Telle est bien la devise nationale du Québec. Malheureusement, trop de Québécois semblent croire que leur passé se résume à une désespérante « Grande noirceur », sans grand intérêt pour le présent et pour l'avenir. Grave erreur... Pleine de rebondissements et de personnages plus grands que nature, l'histoire du Québec est riche, fascinante et souvent inspirante.

C'est cette histoire que je me propose de vous raconter ici.

À propos de ce livre

Pour qu'on se retrouve dans cette histoire du Québec, qu'on en suive le développement et les points tournants, qu'on en comprenne les lignes de force, je resterai collé à sa chronologie et ferai le portrait de ses personnages les plus significatifs. Car ce sont des hommes et des femmes qui ont fait l'histoire du Québec, des hommes et des femmes qui avaient les idées de leur temps. Agités par des passions, inspirés par des rêves, ces êtres humains se sont-ils parfois trompés? C'est bien possible. Mais pour comprendre ce qu'ils ont fait, expliquer leurs décisions, il faudra éviter les jugements à l'emporte-pièce et la morale à deux sous!

L'histoire du Québec est un morceau de l'histoire du monde. Pour en saisir les moments clés, il faudra expliquer les grandes découvertes du 16^e siècle, la réforme catholique du 17^e, les tensions géopolitiques du 18^e, la Révolution industrielle du 19^e, les grandes guerres mondiales du 20^e, ainsi que l'avènement de l'État-providence en Occident et le mouvement de décolonisation des années 1960. Impossible de comprendre ce qui se passe au Québec sans jeter un coup d'œil sur les événements marquants qui se déroulent en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis ou ailleurs dans le monde.

Avertissement

Ce livre ne s'adresse pas aux chercheurs en histoire mais au grand public. J'explique moins que je raconte. Pour interpréter l'histoire, encore faut-il en connaître sa chronologie la plus élémentaire, ses événements les plus significatifs. Je tente ici une synthèse des faits les plus marquants de l'histoire du Québec. Du moins ceux retenus par la mémoire collective. Comme l'écrit Jean-Joseph Julaud, cette mémoire collective, c'est «notre culture, mais aussi notre devoir».

Je m'adresse aux Québécois qui ont le sentiment de mal connaître leur histoire, soit parce qu'ils en ont oublié des pans entiers depuis leur cours secondaire, soit parce qu'ils ont eu des enseignants moins motivés qu'ils ne l'auraient souhaité. Je m'adresse aussi aux nouveaux arrivants qui cherchent à mieux connaître leur société d'accueil. Il m'est arrivé de leur donner des cours d'introduction sur le Québec. Plusieurs souhaitaient se procurer un ouvrage accessible. J'espère que ce livre répondra à leurs attentes. Je m'adresse enfin à tous ceux qui s'intéressent au Québec, d'où qu'ils soient.

Comment ce livre est organisé

Cette *Histoire du Québec pour les Nuls* est divisée en 6 parties et 25 chapitres. Chacune des 5 premières parties couvre une période de l'histoire. Nous avancerons pas à pas, en ne nous perdant pas dans les détails mais en évitant les raccourcis.

Première partie : La Nouvelle-France (1524-1754)

Aux toutes premières heures de son existence, le Québec s'est appelé « Nouvelle-France ». La jeune colonie suscite parfois des rêves démesurés, ceux d'une Amérique française et catholique. Un rêve inspiré par des personnages impressionnants qui s'appellent Samuel de Champlain, Marie Guyart, Paul de Chomedey de Maisonneuve, Jeanne Mance, Pierre Le Moyne d'Iberville. Dans cette première partie, il s'agira d'expliquer pourquoi la France a voulu, dès le 16^e siècle, explorer le Nouveau Monde. Avant l'arrivée des premiers Français, le territoire québécois était occupé par les peuples amérindiens, certains nomades, d'autres semi-sédentaires. Plusieurs de ces peuples s'allieront aux premiers Français qui vont fonder Québec et Montréal. En plus de présenter les principaux explorateurs, nous décrirons les institutions de la Nouvelle-France et tenterons de comprendre pourquoi cette immense colonie sera si peu peuplée.

Deuxième partie : Conquis mais toujours vivants (1754-1867)

Plus peuplées que la Nouvelle-France, les colonies américaines convoitent la vallée du Mississippi et les possessions françaises d'Amérique du Nord. Après la guerre de la Conquête remportée par les troupes anglo-américaines, dont nous retracerons les principales étapes, les Canadiens de la vallée du Saint-Laurent sont confinés dans une petite réserve : la « Province of Quebec » – que les révolutionnaires américains, qui se rebellent quelques années plus tard contre la Grande-Bretagne, convoiteront aussi. À la suite de la guerre d'indépendance américaine, le Québec accueille des immigrants « loyalistes » qui souhaitent rester fidèles à la Couronne anglaise et réclament de vraies institutions britanniques. Dominées par des marchands anglais, ces nouvelles institutions, créées en 1791, vont soulever la grogne de la majorité francophone, qui fonde un parti et se rebelle contre la métropole anglaise en 1837-1838. La répression de ces rébellions sera suivie de l'Acte d'Union et d'un important renouveau religieux au milieu du 19^e siècle.

Troisième partie : La survivance (1867-1939)

C'est en 1867 que le Québec devient une province canadienne. Pourquoi les Québécois accepteront-ils de fonder cette fédération canadienne ? Quels seront les pouvoirs du nouvel « État québécois » ? Quelle sera la place des francophones dans ce nouveau pays nommé « Canada » ? Questions complexes, auxquelles nous tenterons de répondre simplement. Pour éclairer la dernière de ces questions, il faudra se pencher sur la pendaison du chef métis Louis Riel en 1885, un événement fondamental qui portera au pouvoir deux politiciens marquants : Honoré Mercier et Wilfrid Laurier. Cette période est aussi celle de la Révolution industrielle, marquée par l'infériorité économique des Canadiens français et l'émigration d'un grand nombre d'entre eux vers les États-Unis. La Crise des années 1930, que le gouvernement du Québec tentera de stopper, ne fera qu'accroître cette infériorité, ce qui provoquera la création d'un nouveau parti, inspiré par des courants réformateurs.

Quatrième partie : La reconquête tranquille (1939-1967)

À la faveur du programme réformiste du gouvernement d'Adélard Godbout (1940-1944) et de la prospérité d'après-guerre, les Québécois reprennent confiance en eux et sortent du long hiver de la survivance. Ils se donnent pourtant un gouvernement conservateur dès 1944, à la tête duquel on retrouve Maurice Duplessis, qui dirige le Québec d'une main de fer, s'opposant farouchement aux intrusions du gouvernement fédéral dans les champs de compétence des provinces, réprimant brutalement les grèves, vantant les vertus d'un Québec rural et traditionnel. L'élection de « l'équipe de tonnerre » en juin 1960 marque un tournant. Une nouvelle génération politique dote le Québec d'un système de santé et d'éducation qui assure des soins gratuits et une formation plus adéquate pour affronter les défis d'une société « postindustrielle ». Elle dote surtout le Québec d'un État moderne qui permettra le redressement économique de la majorité francophone.

Cinquième partie : Province ou pays ? (1967 à aujourd'hui)

Les dernières décennies du 20^e siècle sont complètement dominées par le débat sur le statut politique du Québec. Les uns réclament une réforme en profondeur du fédéralisme canadien de façon à ce qu'on puisse reconnaître

le Québec comme « État associé » ou « société distincte » ; les autres, qui comparent parfois les Québécois aux Algériens, aux Cubains ou aux Vietnamiens, rêvent de bâtir un pays souverain et indépendant. La cause de l'indépendance du Québec sera portée par une série de mouvements et de partis politiques, dont le Parti québécois qui prend le pouvoir en 1976 et organise un premier référendum en mai 1980. Comme les Québécois rejettent la « souveraineté-association », des négociations s'engagent afin que ceux-ci se sentent davantage reconnus et respectés au Canada. Cette saga constitutionnelle se conclut par l'échec des accords du lac Meech en juin 1990. Les Canadiens refusant les demandes minimales des Québécois, ces derniers fondent un nouveau parti fédéral, le Bloc québécois, réélisent le Parti québécois en 1994 et sont convoqués à un nouveau référendum, le 30 octobre 1995. La victoire à l'arrachée du NON crée une véritable onde de choc dans le reste du Canada. La question reste non résolue.

Sixième partie : La partie des Dix

Dans cette dernière partie, nous présenterons successivement dix personnalités, dix symboles et dix sites marquants de l'histoire du Québec. Il s'agira de faire découvrir le Québec par certaines dimensions de ses héros populaires, de sa culture et de sa géographie. D'où viennent les jurons québécois ? Quelle est l'origine de la ceinture fléchée ? Quand le rocher Percé a-t-il perdu sa seconde arche ? D'où provenaient les premiers habitants des Îles-de-la-Madeleine ? Et qu'en est-il de Louis Cyr, du « Rocket » et de Leonard Cohen ? Par ces trop brèves incursions, d'autres pans de l'histoire québécoise vous seront révélés.

Annexes

Comme tout ouvrage de référence, ce livre comporte des annexes. Une chronologie générale vous permettra de retrouver facilement un événement historique. Une carte du Québec vous fournira des repères géographiques de base. Enfin, une sélection de livres permet au lecteur désirant en savoir davantage de se reporter à des ouvrages plus spécialisés.

Les icônes utilisées dans ce livre

Des icônes placées dans la marge tout au long de ce livre vous aideront à repérer en un clin d'œil le type d'information proposée selon les passages du texte. Elles orientent votre lecture au gré de vos envies ou vous aident à revenir sur tel ou tel point précis ; en voici la liste :



La grande histoire est toujours pimentée par des incidents ou des comportements qui semblent anodins, mais qui disent tout de même quelque chose d'un personnage, d'un événement ou d'un phénomène. L'anecdote rappelle que l'histoire est « humaine » !



Pour comprendre ce qui va se passer au Québec, il faut parfois tourner notre regard vers d'autres continents et d'autres pays. On pense aux nombreuses guerres européennes, aux révolutions, aux grands phénomènes économiques et politiques qui vont secouer le monde.



Il s'agit des journées qui ont marqué la conscience des Québécois. Celles et ceux qui y étaient n'ont jamais oublié. Dans l'histoire de toutes les sociétés, ces dates sont des repères qui permettent de se raccrocher au temps qui passe.



On évoque un fait, une signification, une donnée qui peut surprendre, déboulonner un mythe, déconstruire une légende, ou encore une question que vous vous êtes peut-être déjà posée et à laquelle, enfin, on apportera une réponse.



Cette icône signale un événement marquant ou un élément particulièrement important de l'histoire du Québec, et donc à retenir.



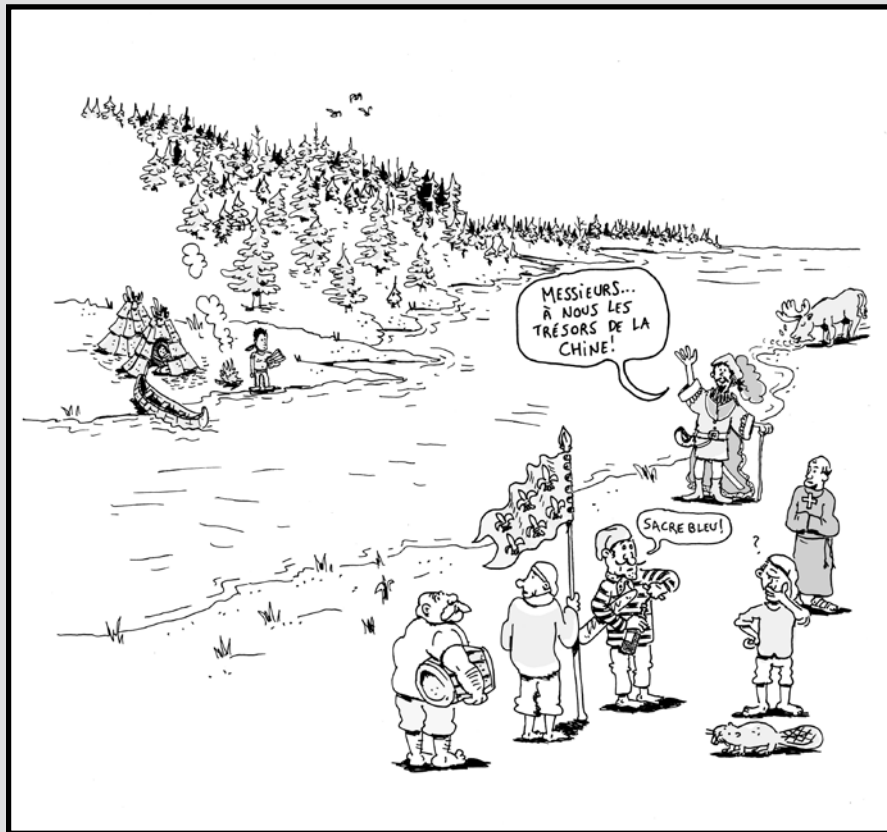
Gros plan sur un personnage marquant dont le passage a laissé des traces. Ses origines familiales, son milieu social, ses idées les plus chères, le mobile principal de son engagement social, politique.

Et maintenant, par où commencer ?

Par le début ! Notre objectif est de présenter une histoire du Québec des origines à nos jours. C'est pourquoi une lecture chronologique de ce livre, au fil des chapitres, est recommandée. Mais il est toujours possible de passer d'un thème à un autre grâce au sommaire détaillé figurant au début de l'ouvrage.

Première partie

La Nouvelle-France (1524-1754)



Dans cette partie...

La naissance douloureuse, les commencements difficiles... C'est sur le tard que la France explore le Nouveau Monde. Comme les autres puissances européennes, elle cherche d'abord une nouvelle route vers l'Asie. Après bien des hésitations, Québec est choisie comme capitale de la Nouvelle-France. Ce premier poste est l'œuvre de Samuel de Champlain, qui développe des liens de confiance et d'amitié avec les Montagnais, les Algonquins et les Hurons. Il faut cependant attendre Louis XIV, son ministre Colbert et l'intendant Talon avant que la colonie ne prenne son véritable envol. Vers la fin du 17^e siècle, un peuple nouveau fait son apparition. Ces « Canadiens » ne lâchent pas prise, malgré les attaques répétées des Iroquois et l'appétit grandissant des colonies anglo-américaines. En plus de défricher des terres nouvelles, ils explorent les Grands Lacs, descendent le Mississippi, fondent la Louisiane et se rendent jusqu'aux Rocheuses.

Chapitre 1

Chercher la Chine... trouver Québec ! (1524-1610)

.....

Dans ce chapitre :

- La recherche de nouvelles routes vers l'Asie
 - Le retard de la France dans l'exploration du Nouveau Monde
 - L'œuvre de Samuel de Champlain
-

Nation du Nouveau Monde, le Québec a été fondé par des aventuriers, des missionnaires, des femmes et des hommes qui souhaitaient améliorer leur sort, rêvaient d'un monde meilleur. Leur grande traversée s'inscrit dans un contexte bien particulier de l'histoire du monde. L'Europe des 15^e et 16^e siècles vit alors un essor sans précédent. Le Portugal, l'Espagne et l'Angleterre cherchent à atteindre la Chine par de nouvelles routes. Grâce aux avancées de la science, des navigateurs prennent le large, traversent l'Atlantique, découvrent l'Amérique, fondent des colonies.

À l'origine du mouvement de colonisation vers le Québec, il y a la France, le pays le plus riche et le plus peuplé d'Europe au 16^e siècle. Quand et pourquoi ses dirigeants décident-ils d'aller à la rencontre du Nouveau Monde ? Dans quel contexte prend forme cette curiosité pour les vastes contrées de l'Ouest ? Quelles sont les ambitions de l'État français ? Que découvrent au juste ses premiers explorateurs ? Quels sont les rapports avec les peuples autochtones ? Et, surtout, pourquoi choisit-on de s'installer dans la vallée du Saint-Laurent et de fonder Québec ? Toutes les réponses dans les pages qui suivent...

À la conquête de l'Ouest !

Au 16^e siècle, la curiosité pour le Nouveau Monde est partagée par toutes les puissances d'Europe occidentale. Ce goût de voyager, de voir ailleurs, prend place dans le contexte de la Renaissance, une période extraordinaire d'effervescence artistique autant qu'intellectuelle. Une période de bouleversements économiques et politiques sans précédent.

Et si la Terre était ronde ?!

Pour s'aventurer si loin de leurs côtes, les Européens devaient être convaincus que cela en valait la peine... et qu'ils ne tomberaient pas dans un néant inconnu, une fois traversé l'océan d'une Terre qu'on a longtemps imaginé plate !

Bien avant le 16^e siècle, les Vikings ont exploré les côtes américaines. D'origine scandinave, ce grand peuple de marins conquérants colonise le Groenland pendant trois siècles, fonde des villages, érige un évêché. La distance entre ce continent et les rives de Terre-Neuve n'étant pas si grande, les Vikings s'y installent autour de l'an 1000. Si leur présence en Amérique, attestée par des légendes amérindiennes et une découverte archéologique, dure quelques siècles, ils avaient complètement déserté Terre-Neuve lorsque les Européens décidèrent de prendre le large.

L'aventure c'est l'aventure !

Une combinaison de facteurs explique cette envie soudaine des Européens de la côte occidentale d'explorer le vaste monde :

✓ **La chute de Constantinople.** Capitale de l'Empire romain d'Orient, Constantinople tombe aux mains des Turcs en 1453. Pour les Européens, c'est la porte de l'Asie qui se ferme. Tout un système de caravanes y rapportait des soieries, des pierres précieuses, des épices, surtout, qui permettaient de conserver les aliments de première nécessité. Pour importer à nouveau ces richesses de l'Orient, il faut explorer de nouvelles routes afin d'éviter les peuples arabo-musulmans, hostiles à l'Europe chrétienne qui avait plusieurs fois envahi leur région du monde lors des sanglantes croisades du Moyen Âge.

✓ **Trouver de l'or.** Au 15^e siècle, plusieurs villes européennes prennent de l'expansion. Naples, Paris, Venise et Florence comptent plus de 100 000 habitants. L'économie étant florissante, le commerce requiert de plus en plus de pièces d'or. Les fournisseurs d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient souhaitent être rétribués en « argent sonnante ». Le problème, c'est que les mines d'or où s'approvisionnent les Européens se tarissent. Pour poursuivre la croissance, il faut trouver de nouveaux gisements.

✓ **Des découvertes scientifiques.** Pour que l'on puisse accéder autrement à l'Asie ou s'aventurer dans de lointaines contrées afin d'y découvrir de l'or, les innovations techniques étaient essentielles. Il fallait être convaincu que la Terre était ronde plutôt que plate, être guidé par des méthodes plus sophistiquées de navigation et disposer de navires plus rapides, mieux construits et capables de contenir des équipages importants et de lourdes cargaisons de vivres. Si les discussions sont parfois vives entre savants, l'atmosphère de la Renaissance qui règne alors en Europe donne lieu à plusieurs innovations dont profitent certains grands aventuriers.

Ambitions impériales

Prendre le large pendant de longs mois est désormais possible. Grâce à d'intrépides navigateurs, le plus souvent d'origine italienne, tous les espoirs sont permis. La course vers l'Asie peut commencer !

✓ **Le Portugal contourne l'Afrique.** Les Portugais sont les premiers à entreprendre cette audacieuse odyssée vers l'Orient. Grâce à l'impulsion d'Henri le Navigateur (1394-1460), les Portugais découvrent les Açores et explorent la côte africaine. En 1488, le cap de Bonne-Espérance est doublé et la route vers l'Inde est libre. Dix ans plus tard, Vasco de Gama atteint le sous-continent indien.

✓ **L'Espagne découvre l'Amérique.** Ces réussites du Portugal poussent l'Espagne, le grand concurrent voisin, à emboîter le pas. La route par le sud étant déjà explorée, le navigateur Christophe Colomb propose à l'Espagne de financer une expédition vers l'ouest – une entreprise bien téméraire, car cette route reste totalement inconnue. Mais le contexte favorise le marin italien. En 1492, l'Espagne a vaincu les Arabes et complété son unité politique. Le 12 octobre de cette même année, Colomb aborde des terres inconnues. Il n'est cependant pas en Asie mais en Amérique ! L'Espagne s'y installe pour longtemps et ne manque pas d'exploiter l'or du nouveau continent.

✓ **Incursions anglaises au nord.** Ces impressionnantes conquêtes de l'Espagne suscitent l'envie d'autres pays. L'Angleterre aussi ambitionne de trouver de nouvelles voies vers l'Asie, mais en passant par le nord. Le 2 mai 1497, Giovanni Caboto (que les Anglais appellent John Cabot) quitte le port de Bristol. Le 24 juin suivant, il atteint les rives de Terre-Neuve, plante un drapeau anglais et prend possession des lieux. Le navigateur croit avoir découvert l'Asie. Il y retourne l'année suivante et déchanté rapidement. Ces nouvelles contrées, constate-t-il, offrent beaucoup de poissons et de fourrures, mais bien peu d'or et de métaux précieux.

Un Nouveau Monde habité

Ni l'Espagne ni l'Angleterre ne découvrent une route vers l'Asie. C'est qu'entre cet Orient tant rêvé et la vieille Europe réside, à l'ouest, un Nouveau Monde habité par de nombreux peuples méconnus.

Origine de l'homo americanus !

Les premiers habitants du Nouveau Monde étaient des « homo sapiens sapiens ». Ces bipèdes étaient déjà capables de fabriquer des outils et avaient une certaine connaissance de la flore. Leur présence en Amérique serait le produit de deux vagues d'immigration. Venus d'Asie par le détroit de Béring ou en longeant par la mer la côte ouest américaine dans de petites embarcations, les premiers habitants auraient migré il y a environ 15 000 ans (voire 30 000 ans, selon certains) et se seraient surtout installés en Amérique du Sud. Ces migrants appartenaient à des tribus qui pourchassaient des troupeaux de mammouths et de bisons. Il y a 5 000 ans, une seconde vague de migrants emprunte la même route mais s'implante au nord-ouest. Habiter ces régions plus au nord est désormais possible puisque l'arrivée de cette seconde vague correspond à la fin d'une longue période de glaciation qui aurait débuté il y a 100 000 ans. Durant des milliers d'années, le Québec – et tout le nord-est de l'Amérique – aurait en effet été recouvert d'une épaisse couche de glace.

Nombre et diversité

Au moment de l'arrivée des premiers Européens, le continent américain aurait été habité par environ 80 millions de personnes, la plupart au sud. On estime que la population indigène d'Amérique du Nord oscillait entre 4 et 9 millions, et celle du Canada, entre 500 000 et 2 millions. Les premiers Européens ont tout de suite été frappés par la diversité culturelle des peuples rencontrés. La plupart avaient leur propre langue, leurs coutumes ancestrales et leurs croyances spirituelles. Certains peuples nomades vivaient de chasse, de pêche et de cueillette. Ils assuraient facilement leur subsistance l'été, plus difficilement l'hiver. D'autres, semi-sédentaires, ajoutaient la culture du sol aux activités de subsistance des nomades et vivaient au sein d'importantes agglomérations. Entre ces peuples, il existait souvent des rivalités pour le contrôle d'une ressource ou d'un territoire. De violentes guerres les ont parfois opposés bien avant l'arrivée des Européens. En somme, ces « Amérindiens » étaient des êtres humains comme les autres... ni pires, ni meilleurs ! Si leurs mœurs étaient bien différentes de celles des Européens, et leurs moyens de se battre moins sophistiqués, ils n'étaient ni ces « barbares » assoiffés de sang, ni ces « bons sauvages » ne pensant qu'au bien. Les passions qui les agitaient étaient aussi celles des Européens.



Un choc culturel

La rencontre entre Européens et Amérindiens a été un véritable choc ! Un choc physique et bactériologique, d'abord. Les Européens amènent avec eux des maladies qui foudroient un nombre effarant d'Amérindiens qui ne possèdent pas les protections immunitaires pour les combattre. Les Européens souffriront moins de ce choc bactériologique, mais l'adaptation au nouveau continent, surtout l'hiver, entraîne de nombreuses pertes. (Nous constaterons plus loin les ravages du scorbut.) Le choc est aussi culturel. Les Montagnais du Nord québécois perçoivent les premiers bateaux comme des îles flottantes, leurs voiles comme d'étranges nuages, les premiers coups de canon comme d'horribles éclairs du tonnerre. La pilosité des Européens les fascine, ainsi que le vin ingurgité en mangeant, qu'ils assimilent au départ à du sang. Surtout, les Européens amènent avec eux des armes à feu... Ces outils de guerre transforment leurs rapports, provoquent de nouvelles guerres. Ce choc culturel affecte aussi les Européens, qui découvrent chez les Amérindiens des mœurs sociales et sexuelles plus libres, une manière plus libérale d'élever les enfants. Ils découvrent aussi une série de nouveaux produits : le tabac, l'eau d'érable, le canot, les raquettes. Même si l'équilibre des forces favorise nettement les colons de la vieille Europe, Amérindiens et Européens sont transformés par cette rencontre. La confrontation avec les peuples indigènes est parfois brutale. Pour implanter leur culture et leur religion, les Espagnols massacrent des populations entières ou les réduisent à l'esclavage. Par rapport à ces derniers, les Français, probablement parce qu'ils sont moins nombreux, vont adopter une attitude de plus grande ouverture.

Les trois groupes autochtones du Québec

À l'arrivée des Européens, trois grandes familles amérindiennes se partagent le territoire du Québec. Chacune d'elle est subdivisée en tribus et occupe un territoire particulier.

✓ **Les Algonquiens.** Peuples constitués de tribus nomades, les Algonquiens se répartissent ainsi : les Montagnais (ou Innus) de la rive nord du Saint-Laurent arpentent la Côte-Nord jusqu'à la rivière Saint-Maurice ; les Cris vivent au sud de la baie James ; les Malécites longent la rivière Saint-Jean ;

les Outaouais vivent dans la région du Témiscamingue et au nord du lac Huron ; les Algonquins proprement dits parcourent la rive nord de la rivière des Outaouais et du Saint-Laurent, du Témiscamingue jusqu'à l'ouest du Saint-Maurice. D'autres peuplades algonquiennes vivent à l'extérieur des frontières du Québec actuel (comme les Micmacs des provinces maritimes et les Sautaux du lac Supérieur). Les Français entretiendront généralement de bons rapports avec ces peuplades.

✓ **Les Iroquoiens.** Au moment de l'arrivée de Cartier, des tribus iroquoiennes étaient installées à Stadaconé (Québec) et à Hochelaga (Montréal). Dans la seconde partie du 16^e siècle, elles vont cependant abandonner ces postes et s'installer plus au sud et à l'ouest. Au retour des Français dans la vallée du Saint-Laurent au début du 17^e siècle, les Iroquoiens avaient disparu. Formés, pour l'essentiel, de tribus semi-sédentaires, cette autre grande famille amérindienne comprenait les Iroquois, divisés dans une confédération dite des « Cinq-Nations », formée des Tsonnontouans, des Goyogouins, des

Onontagués, des Onneiouts et des Agniers. Ceux-ci vivaient aux alentours des lacs Ontario et Érié. Les Hurons des Grands Lacs, avec lesquels les Français tisseront des liens solides, ainsi que les Pétuns et les Neutres, font également partie de la grande famille culturelle des Iroquoiens, même si les Iroquois les considéreront tous comme d'irréductibles ennemis.

✓ **Les Esquimaux (ou Inuits).** Complètement isolés des deux autres familles amérindiennes du Québec et des premiers colons français, les Esquimaux, ou Inuits, vivaient dans le Labrador et le Grand Nord.

La France entre dans la course

Par rapport au Portugal et à l'Espagne, la France du 16^e siècle ne semble pas pressée de trouver une nouvelle route vers l'Asie. S'il en est ainsi, c'est parce que son attention est surtout tournée vers l'Italie et la Méditerranée qui reste encore le grand carrefour commercial de l'Europe. Les conquêtes de l'Espagne et l'exploit de l'équipe de Magellan, qui effectue un tour complet du monde en trois ans (1519-1522) après avoir découvert un passage entre l'Amérique du Sud et l'Antarctique, achèvent cependant de convaincre la France de se lancer dans la course.

L'exploration de Verrazzano

Financé par des banquiers lyonnais, soutenu par le roi François I^{er}, Giovanni da Verrazzano, un navigateur originaire de Florence, explore en 1524 la côte est de l'Amérique du Nord. Au moment d'entreprendre son voyage, les rives de l'Amérique du Sud, des Antilles, de la Floride et de Terre-Neuve ont été cartographiées. Le centre de l'Amérique du Nord reste toutefois inconnu. Pendant les deux mois de son expédition à bord du Dauphine, Verrazzano tente de trouver un chemin qui pourrait mener à « Cathay », l'autre nom qu'on donne à la Chine. Une telle découverte annulerait celle de Magellan et permettrait à la France de reprendre le dessus. Arrivé en Caroline du Nord en mars, il remonte la côte vers le nord. À plusieurs reprises, il foule le continent. Le pays qu'il découvre lui semble « le plus agréable et le plus favorable qui soit pour toute espèce de culture ». Il rencontre des indigènes. Les uns lui paraissent courtois et polis, les autres barbares et hostiles. Aux plans politique et économique, l'expédition de Verrazzano est un échec.

En revanche, grâce à lui, les Européens savent désormais que, comme le navigateur l'écrivait lui-même, « cette terre ou Nouveau Monde [...] forme un tout. Elle n'est rattachée ni à l'Asie, ni à l'Afrique... Ce continent serait donc enfermé entre la mer orientale et la mer occidentale ».

Jacques Cartier à Gaspé

Cette conviction de Verrazzano ne convainc pas tout le monde. L'espoir de trouver une route vers l'Asie persiste et les richesses du nouveau continent suscitent la convoitise. C'est à Jacques Cartier (1491-1557), un marin originaire de Saint-Malo, que François I^{er} confie une nouvelle expédition. Sa mission ? « Découvrir certaines ysles où l'on dit qu'il se doit trouver grant quantité d'or et autres riches choses. » Le 20 avril 1534, il quitte le port de Saint-Malo en Normandie. Une expédition somme toute modeste : 2 navires, 60 hommes. Après une traversée rapide, Cartier arrive à Terre-Neuve, emprunte le détroit de Belle Isle, longe la côte ouest de Terre-Neuve, explore le golfe du Saint-Laurent et la baie des Chaleurs, où il rencontre des indigènes de la tribu des Micmacs. Après avoir remonté la péninsule gaspésienne jusqu'à Gaspé, il croise d'autres indigènes qui appartiennent à la famille des Iroquoiens.

« Vive le roy de France »

Originaires de Stadaconé (Québec), ils sont là pour pêcher le maquereau. Le contact est plus ou moins heureux. Cartier les perçoit comme d'authentiques « sauvages ». « Ils n'ont qu'une petite peau pour tout vêtement, écrit-il dans son journal, avec laquelle ils couvrent les parties honteuses du corps... Ils portent la tête entièrement rasée... Ils mangent la chair presque crue... » Le 24 juillet, Cartier érige une croix « haute de trente pieds » (neuf mètres), sur laquelle il écrit « Vive le roy de France », un geste que les Iroquoiens n'apprécient guère. Leurs mimiques laissent entendre que ces terres leur appartiennent et qu'ils trouvent inconvenante l'érection de cette croix. Comme le font souvent les explorateurs de l'époque, Cartier kidnappe deux indigènes, les fils du chef présent avec qui il a tissé des liens durant son bref séjour à Gaspé. Le 25 juillet, l'équipage de Cartier reprend son chemin, contourne l'île d'Anticosti, longe une partie de la Côte-Nord et retourne en France, après avoir contourné les rives de Terre-Neuve. Le bilan de cette première expédition de Cartier est plutôt mince : pas de passage vers l'Asie, ni découverte d'or. Pendant longtemps, on a écrit que Jacques Cartier avait « découvert » le Canada en 1534 – une affirmation probablement exagérée... Cartier a certainement planté une croix et pris symboliquement possession d'un territoire, mais il n'a pas encore fondé une colonie.

Le « Royaume de Saguenay »

Dès l'année suivante, Cartier repart à nouveau. C'est que les deux Amérindiens captifs, présentés au roi, font miroiter de magnifiques découvertes. Un fleuve majestueux, expliquent-ils, mènerait au village de Stadaconé. Cartier s'en réjouit : et s'il s'agissait d'une route inédite vers

l'Asie? Surtout, les deux jeunes Iroquois évoquent l'existence d'un lieu fabuleux qui regorgerait de richesses : le « Royaume de Saguenay ». Il n'en faut pas davantage pour aiguïser la curiosité des Français.

Le 26 juillet 1535, les trois navires de la seconde expédition de Jacques Cartier se retrouvent à Blanc-Sablon, situé à l'extrême est de la Côte-Nord actuelle. Après avoir navigué dans le golfe du Saint-Laurent, les hommes de Cartier approchent l'île d'Orléans et Stadaconé. Les deux Amérindiens à bord, habillés à l'europpéenne et s'exprimant dans un français convenable, retrouvent enfin les leurs. Cartier fait la rencontre de Donnacona, leur chef, qui tente de le dissuader de poursuivre sa route plus au sud. Le navigateur de Saint-Malo n'en fait cependant qu'à sa tête. Son objectif est de se rendre à Hochelaga afin d'y repérer une nouvelle route vers l'Asie. Le soir du 3 octobre, il aperçoit la bourgade fortifiée au pied d'une petite colline, qu'il baptise « Mont Royal ». Environ 1 000 Amérindiens y vivent dans une cinquantaine de maisons longues et spacieuses. Le contact est chaleureux. Ils échangent des présents. Cartier se rend à pied sur le mont Royal. Il admire au loin les chaînes de montagnes et constate que le fleuve se transforme en rapides – on les appellera plus tard les rapides de « Lachine ». Cartier croit que cette route fluviale pourrait mener au royaume de Saguenay. Le 5 octobre, il retourne à Stadaconé, où les relations avec le chef Donnacona se sont détériorées. Ce dernier avait déconseillé à Cartier de se rendre à Hochelaga, peut-être parce qu'il souhaitait conserver un lien privilégié avec le navigateur français.



Le fléau du « scorbut »

Pour la première fois, des Français décident de passer l'hiver dans la vallée du Saint-Laurent – une décision que plusieurs vont regretter... Mal préparés aux rigueurs du climat, plusieurs marins sont atteints de « scorbut », un mal qui résulte d'une carence en vitamine C. Frappés par cette maladie, les Européens perdent leurs dents et leurs forces. Sur les 110 hommes de l'équipage, 25 succombent. L'épreuve ne décourage pas Cartier pour autant. Il tient absolument à découvrir le royaume de Saguenay, mais il manque d'hommes et de vivres pour poursuivre sa mission. Pour en savoir davantage sur ce mystérieux royaume, il ramène en France Donnacona et deux de ses fils, sans bien sûr leur demander leur avis. Aucun ne reverra sa terre natale.

Des prisonniers conscrits

Les récits de Jacques Cartier captivent François 1^{er} qui, lui aussi, rêve que son royaume fasse main basse sur les richesses de Saguenay. Il faut toutefois un certain temps avant qu'une nouvelle expédition ne se mette en branle. Cartier obtient quelques promotions mais se fait bientôt damner le pion par un noble : Jean-François de La Roque, seigneur de Roberval. Nommé « lieutenant général du Canada », Roberval est responsable d'une mission importante. Il ne s'agit plus seulement d'explorer ou d'exploiter un territoire, mais de fonder une véritable colonie et de convertir les indigènes à la foi chrétienne. S'il ne commande pas cette troisième expédition, Cartier en

fait néanmoins partie. Il quitte la France avant Roberval, le 25 mai 1541, à la tête de cinq vaisseaux. Les deux hommes ont eu bien du mal à convaincre des Français de s'embarquer avec eux. À défaut de volontaires, on conscrit donc des criminels. Deux mois plus tard, le maître-pilote malouin arrive à Stadaconé avec son seul équipage, Roberval ayant été retardé.

Origine des mots « canada » et « québec »

Les premières occurrences du mot « kanata » apparaissent dans les récits de voyage de Jacques Cartier. Les Amérindiens kidnappés lui parlent du chemin de « kanata », ce qui signifie « amas de cabanes ». Le chemin de Canada, c'est celui qui mène à l'intérieur du continent et à un village. Le mot est cependant resté, au point d'en venir à désigner les terres sur lesquelles règne Donnacona et le majestueux fleuve qui y conduit. Plus tard, les administrateurs français désigneront sous le nom de « Canada » le territoire habité de la vallée du

Saint-Laurent. Région de la Nouvelle-France du milieu du 18^e siècle, le Canada se distingue alors de l'Acadie et de la Louisiane.

À l'origine, dans les premiers écrits des explorateurs, Québec s'écrit « Kebec ». C'est un mot algonquin qui signifie « l'endroit où le fleuve se rétrécit ». Après la remontée du golfe et du fleuve, c'est en effet à Québec que les rives sont le plus rapprochées. C'est tout naturellement ce mot que les explorateurs utiliseront pour désigner ce qui deviendra la capitale de la Nouvelle-France.

« Faux comme les diamants du Canada »

Lorsque Cartier arrive à Stadaconé, les Amérindiens prennent des nouvelles de Donnacona, mort autour de 1539. Les relations avec eux sont tendues, au point que Cartier décide de s'installer en amont, dans un endroit qu'il baptise « Charlesbourg-Royal ». Des membres de son équipage croient y découvrir des diamants et de l'or, des trouvailles qui excitent la cupidité de Cartier. Pressé de montrer ces diamants à la Cour, il prépare un retour précipité. Le 7 juin 1542, il croise Roberval à Saint-Jean, Terre-Neuve. Le lieutenant-général du Canada compte évidemment sur le pilote de Saint-Malo pour le guider. Mais Cartier, en pleine nuit, lui fait faux bond et rentre en France. Malheureusement, les diamants qu'il croit posséder ne sont en fait que des cailloux de quartz et de pyrite de fer... d'où l'expression célèbre, longtemps restée dans les mémoires : « Faux comme les diamants du Canada » ! La carrière américaine de Cartier se termine en queue de poisson... Son exploration du Saint-Laurent sera utile plus tard aux marins qui s'aventureront dans les eaux du Saint-Laurent, mais sa défection causera sa perte. Aucune autre expédition ne lui sera confiée. Sans guide pour l'orienter, Roberval s'avance à l'aveugle dans un continent qu'il ne connaît pas. Au printemps 1543, il décide de retourner en France. La fondation d'une colonie française dans la vallée du Saint-Laurent est reportée aux calendes grecques...

Vers la fondation de Québec

Il faudra un bon demi-siècle avant que l'État français n'envisage à nouveau de s'implanter en Amérique du Nord. Des projets de colonie voient le jour au Brésil et en Floride entre 1555 et 1565, mais l'échec est aussi retentissant que dans la vallée du Saint-Laurent. Par ailleurs, la France de la seconde moitié du 16^e siècle est déchirée par des luttes fratricides. De 1562 à 1598, une succession de guerres religieuses affaiblissent considérablement l'autorité royale. De violents affrontements causent la mort de deux à quatre millions de Français. L'heure n'est plus à l'expansion impériale mais à la consolidation du royaume. L'arrivée sur le trône d'Henri IV en 1589 permet une sortie de crise. En 1598, grâce à son édit de Nantes, ce huguenot converti au catholicisme accorde aux protestants une liberté de conscience, ce qui permet à la France de retrouver une certaine paix intérieure.

Le commerce des fourrures

Si l'État français délaisse le golfe du Saint-Laurent et les côtes terre-neuviennes, tel n'est pas le cas des pêcheurs et des commerçants. Les voyages de Jacques Cartier sont connus des armateurs normands et bretons, qui comptent bien exploiter certaines richesses de ces contrées lointaines. Ces marins français du nord-est y rencontrent d'ailleurs des bateaux basques et espagnols qui poursuivent les mêmes objectifs commerciaux.

De la morue...

Le premier intérêt des armateurs est la pêche. Les côtes de Terre-Neuve regorgent en effet de morue. De 1550 à 1580, les morutiers français de Saint-Malo, de Dieppe, de Rouen et de Bordeaux ramènent d'importantes cargaisons de poissons. À une époque où nombre de chrétiens pratiquants s'interdisent de manger de la viande le vendredi, le poisson offre des protéines essentielles. Si ce commerce est moins lucratif que celui de l'or, des pierres précieuses ou des épices, il rapporte assez pour qu'on s'y consacre pendant plusieurs décennies.

...au castor

Vers 1580, un autre commerce s'ajoute à la pêche : celui de la fourrure. Depuis les années 1550, les morutiers rapportaient des fourrures d'Amérique en complément de leur cargaison de poissons. L'approvisionnement en peaux de castor se faisait par échange de biens avec des Amérindiens. Très prisées par la haute société, ces « pelleteries » trouvent immédiatement preneur. À la fin du 16^e siècle, le chapeau de fourrure est à la mode ! Au cours des années 1570, la fourrure d'Amérique profite d'un contexte politique difficile en Europe. L'accès aux fourrures de la Russie, le fournisseur traditionnel de

ce produit de luxe, devient compliqué, car le passage par la mer Baltique est bloqué. Les commerçants normands et bretons flairent la bonne affaire, au point de se concentrer sur ce commerce au tournant des années 1580. Les Basques se mettent aussi de la partie. Dans le golfe du Saint-Laurent, la concurrence devient extrêmement féroce. Résultat : le marché européen est bientôt inondé de fourrures américaines, ce qui provoque une chute des prix. Les clients ne s'en plaignent évidemment pas, mais les armateurs réclament une intervention de l'État pour réglementer ce commerce.

Un premier « PPP » !

En 1587 éclate une guerre ouverte entre commerçants de fourrures. Des bateaux sont brûlés dans le fleuve Saint-Laurent. L'année suivante, Henri III innove en concédant à Jacques Noël, un neveu de Jacques Cartier, le monopole du commerce des fourrures et des mines dans la vallée du Saint-Laurent pour une période de 12 ans. La main-d'œuvre est aussi garantie. Le roi lui permet en effet de sélectionner « soixante personnes tant hommes que femmes par chaque an dans nos prisons ». En retour de ce monopole, Noël et son associé s'engagent à construire les bâtiments nécessaires au bon fonctionnement de son commerce. Ce privilège accordé choque énormément les commerçants bretons. À leurs yeux, Noël n'a ni les talents ni les connaissances pour exploiter un tel monopole. Ils l'accusent presque d'imposture. Le 5 mai 1588, Henri III se range à leurs arguments et réintroduit la liberté de commerce dans la vallée du Saint-Laurent.

Ce genre de volte-face se reproduira à plusieurs reprises. D'autres monopoles seront accordés puis retirés. Jusqu'en 1627, la France se montre très hésitante. À quelques rares occasions, elle ambitionne de fonder une véritable colonie en Amérique du Nord et d'étendre son influence sur le Nouveau Monde. Mais la plupart du temps, les ressources ne suivent pas. Faute d'ambition politique, la France se rabat sur des monopoles qu'elle octroie à une série de marchands débrouillards et aventureux, mais dont l'ambition première n'est pas de fonder une colonie. Mus avant tout par des intérêts matériels, ces marchands souhaitent d'abord exploiter un commerce. Pendant longtemps, la politique de la France a toutes les allures de ce que nous appelons aujourd'hui le « PPP » (partenariat public-privé)! L'État consent des privilèges à un homme ou à une compagnie et s'attend en retour à ce que ceux-ci s'acquittent de responsabilités publiques : construction de ponts et d'infrastructures, transport et entretien de colons, etc.

Un visionnaire, Samuel de Champlain

Cette politique hésitante et hasardeuse de la France sera heureusement compensée par la vision et les convictions inébranlables d'un personnage marquant : Samuel de Champlain. Sans cet homme d'exception, le Québec n'aurait peut-être jamais vu le jour.



Un fils illégitime d'Henri IV?

Ce n'est que tout récemment, en avril 2012, que l'acte de baptême de Samuel de Champlain aurait été découvert. Baptisé protestant à La Rochelle le 13 août 1574, il se serait converti plus tard au catholicisme. L'homme grandit à Brouage, une petite ville portuaire de la Saintonge, dans un milieu plutôt modeste. Très tôt, Champlain semble disposer d'un accès privilégié au roi Henri IV. En effet, dès l'été 1601, le monarque lui accorde une pension annuelle – un privilège très rare. Selon certains chercheurs, ce lien privilégié s'expliquerait par une relation filiale : Samuel de Champlain aurait été l'un des nombreux fils illégitimes d'Henri IV. L'ouverture du roi à la diversité humaine, sa vraie tolérance à l'égard des croyances différentes, son aptitude à la conciliation et au compromis auraient profondément marqué le jeune Champlain. C'est grâce à ses talents de dessinateur et de cartographe qu'il se fait d'abord remarquer. C'est aussi un navigateur aguerri qui traverse l'Atlantique au moins 27 fois de 1599 à 1633. Dans les nombreux écrits qu'il a laissés, il montre une grande curiosité pour la flore et les peuples qu'il découvre. Dès ses premiers voyages, il est convaincu que ce pays du Nouveau Monde regorge de richesses. Mais pour grandir et prospérer, cette jeune colonie avait besoin de colons. En restant un simple comptoir de commerce, la colonie n'avait aucun avenir, selon lui. Il fallait à tout prix qu'une population prenne racine.

Retour des ambitions coloniales

Monarque ambitieux pour son royaume, Henri IV renoue avec le projet de coloniser l'Amérique du Nord. Quelques expériences sont tentées. En 1598, on envoie une quarantaine de mendiants, de vagabonds et de prisonniers à l'île de Sable, au large de la Nouvelle-Écosse actuelle. Laissés à eux-mêmes, ils se révoltent et s'entretuent. En 1603, seuls 11 d'entre eux sont toujours vivants. En 1600, un marchand à qui le roi vient d'octroyer un monopole organise une expédition à Tadoussac, petit poste situé à l'embouchure de la rivière Saguenay, carrefour d'échange de fourrures déjà bien connu des marins. La petite habitation qu'on y construit ne convient pas au climat. Durant l'hiver 1600-1601, plusieurs Français y laissent leur peau.

Champlain n'est pas impliqué dans ces expéditions. De 1599 à 1601, il explore les colonies espagnoles d'Amérique du Sud. Il est d'ailleurs choqué par le traitement infligé aux indigènes. En 1603, une nouvelle expédition est organisée par le commandeur Aymar de Chaste, le nouveau détenteur du monopole des pelleteries dans le Saint-Laurent. Champlain apprend l'existence de cette mission et trouve le moyen d'en faire partie – en simple observateur, mais tous savent qu'il a l'oreille du roi. En mars, l'équipage prend le large. Il s'agit moins d'implanter une colonie que de reconnaître les lieux et d'établir des liens avec les Amérindiens.



La « tabagie » de Tadoussac

Le 26 mai 1603, les Français débarquent à Tadoussac. Des Montagnais de diverses tribus s'y trouvent, ainsi que des Algonquiens vivant plus au sud. La rencontre se déroule très bien. Et pour cause : certains d'entre eux viennent de remporter une belle victoire contre leurs ennemis iroquois. Les Français remarquent en effet une centaine de scalps sur lesquels le sang dégouline. La communication est facilitée par la présence d'interprètes montagnais qui viennent de séjourner en France.

Les récits qu'ils font de leur séjour en Europe captivent l'attention des indigènes. Les représentants du Vieux Monde sont donc accueillis comme des invités de marque! Le grand chef présent se dit favorable à une implantation des Français sur le territoire, mais à la condition que ceux-ci combattent leurs ennemis iroquois. Un grand festin suit ces échanges chaleureux. Champlain mange pour la première fois de l'orignal, dont la chair, note-t-il, a le goût du bœuf. Une fois le repas terminé, des chants et des danses font le ravissement des Français. « Toutes les femmes et filles commencèrent à quitter leurs robes de peaux, et se mirent toutes nues montrant leur nature », raconte un Champlain impressionné par la beauté de ces Montagnaises « potelées »! « Tous ces peuples, écrit-il, ce sont gens bien proportionnés de leurs corps, sans aucune difformité. » La rencontre est un franc succès! Elle scelle une alliance fondamentale qui permettra aux Français de prendre racine dans la vallée du Saint-Laurent. Cette « tabagie » de Tadoussac – qu'on appelle ainsi à cause de la consommation de tabac qui marquait les grandes fêtes amérindiennes – témoigne des rapports respectueux des premiers Français avec les autochtones de la vallée du Saint-Laurent. Ces relations de confiance leur permettront d'explorer l'intérieur du continent et d'affronter les âpres hivers, de découvrir des rivières, des lacs et des régions jusque-là inconnues.

Champlain profite de ce séjour pour explorer la rivière Saguenay. Il est impressionné par la profondeur du fjord et la présence des bélugas blancs qui remontent à la surface. Le long de cette rivière, il ne voit que montagnes et forêt. Aucun emplacement ne lui semble propice à la colonisation. Il décide ensuite de remonter le Saint-Laurent et de reconnaître les lieux explorés par Jacques Cartier 60 ans plus tôt. Le 22 juin, il jette l'ancre devant l'ancien village de Stadaconé, où plus personne ne vit. Champlain poursuit sa route, croise l'embouchure du Saint-Maurice, pour ensuite aborder l'île de Montréal, où le village d'Hochelaga a également disparu.

Fonder Québec

De retour en France, Champlain publie la relation de son voyage à Tadoussac. La rencontre avec les Amérindiens fascine bien des lecteurs en mal d'exotisme. Malgré les perspectives encourageantes qu'il décrit, malgré

les expéditions des commerçants de fourrures, les Français ne prennent racine dans la vallée du Saint-Laurent qu'en 1608. Après la mort subite d'Aymar de Chaste, le monopole est accordé à Pierre Dugua de Mons, un protestant originaire de la Saintonge que Champlain connaît bien. Celui-ci préfère la façade atlantique à la vallée du Saint-Laurent. Plus facile d'accès, la côte américaine lui semble une région plus propice au commerce et à l'établissement d'une colonie de peuplement. C'est donc vers l'Acadie que Dugua de Mons jette son dévolu avec l'accord du roi. Champlain obéit, mais les expériences de l'île Sainte-Croix (hiver 1604-1605) et de Port-Royal (1605-1607) ne sont, à court terme, guère concluantes.

Débuts chaotiques

Ces piètres résultats impatientent Henri IV et donnent des munitions aux concurrents de Dugua de Mons. En 1608, le roi renouvelle le monopole de Dugua de Mons, mais pour seulement un an. Non sans difficultés, Champlain convainc ce dernier de retourner dans la vallée du Saint-Laurent. En avril 1608, le Lévrier et le Don-de-Dieu, commandés par François Gravé du Pont et par Champlain, quittent Honfleur. Jusque-là, les efforts de colonisation de la France en Amérique du Nord se sont tous soldés par des échecs. Il s'agit de la mission de la dernière chance...

L'arrivée à Tadoussac, le 3 juin, n'augure rien de bon. Des Basques y pratiquent la traite de fourrures et contreviennent ouvertement au monopole octroyé par le monarque français. Lorsque Gravé du Pont leur ordonne de cesser leurs activités, les Basques font feu sur les Français. Négociateur habile, Champlain intervient et les deux parties conviennent de régler l'affaire en France.



Le 3 juillet suivant, l'équipage arrive à Québec. C'est au pied du cap rocheux, sur les rives du Saint-Laurent, que Champlain fait construire l'« Habitation ». Le bâtiment de deux étages fait office d'atelier, d'entrepôt, de résidence, voire même de forteresse provisoire. Mais pourquoi donc privilégier ce site par rapport à un autre ? Essentiellement pour deux raisons :

- ✓ **C'est un site de défense idéal.** Québec offre beaucoup d'avantages au plan militaire. C'est l'endroit où les rives du Saint-Laurent sont le plus rapprochées. Le cap rocheux, plus tard baptisé « cap Diamant », offre une excellente perspective sur le fleuve, ce qui permettait de voir venir l'ennemi et de se préparer en conséquence.
- ✓ **C'est un carrefour commercial.** Davantage inscrit à l'intérieur du continent que Tadoussac, Québec était plus proche des sources d'approvisionnement en fourrures. Plusieurs tribus amies des Français s'y croisaient.

Complot déjoué

François Gravé du Pont et Samuel de Champlain amènent avec eux quelques « engagés ». Parmi eux, on trouve des charpentiers, des forgerons, un chirurgien, mais aucune femme ni aucun clerc. Aussitôt arrivés, ces hommes se mettent au travail car il y a beaucoup à faire. Le serrurier Jean Duval a cependant la tête ailleurs. L'intrigant convainc trois autres hommes d'assassiner Champlain, de prendre le contrôle de la colonie naissante et de s'allier aux Basques. Quelques jours avant l'attentat, l'un des conspirateurs craque et raconte tout. Ses anciens complices sont faits prisonniers, ainsi que l'initiateur du mini coup d'État. Un procès est organisé, le premier de l'histoire du Québec. Les quatre hommes sont condamnés à la peine capitale mais les trois camarades de Jean Duval sont renvoyés en France. Quant à ce dernier, il « fut pendu et étranglé audit Québec, rapporte Champlain, et sa tête mise au bout d'une pique pour être plantée au lieu le plus éminent de notre fort »...

La consolidation d'une alliance

Pour assurer une présence à Québec, présence que l'on souhaite permanente, il fallait renforcer les liens avec les Amérindiens de la vallée du Saint-Laurent. La sécurité des quelques Français présents était en jeu. Comme c'est dans l'adversité que l'on crée souvent les liens les plus solides, Samuel de Champlain reconduit sa promesse de 1603 de combattre, à la première occasion, les ennemis iroquois.

Coups de fusil meurtriers

Durant l'été 1609, les Français vont passer de la parole aux actes. Le 28 juin, ils quittent Québec avec leurs alliés en direction du pays des Iroquois. « Je me résolus d'y aller pour accomplir ma promesse, écrit Champlain, et je m'embarquai avec les sauvages dans leurs canots, et je pris avec moi deux hommes de bonne volonté. » Quelques jours plus tard, ils accèdent, par la rivière Richelieu, au grand lac que le fondateur de Québec désigne de son nom. C'est la première fois que des Français explorent cette région. L'expédition permet à Champlain d'observer les croyances amérindiennes et leur façon de faire la guerre. Une chose le frappe beaucoup : les Amérindiens accordent une très grande importance aux prémonitions de leurs rêves. Ils ne cessent d'ailleurs de lui demander ce que ses songes annoncent.

Le matin du 30 juillet, l'affrontement a lieu à Ticonderoga, à la jonction du lac Champlain et du lac George. Le combat qui s'engage oppose les alliés des Français (Hurons, Algonquins et Montagnais) à 200 Iroquois de la tribu des Agniers. Dissimulé derrière ses compagnons, armé d'une arquebuse, Champlain attend le signal avant de s'avancer. Puis « les nôtres commencèrent à m'appeler à grands cris, et pour me donner passage, ils s'ouvrirent en deux, et je me mis à la tête, marchant quelque 20 pas